

Andrée Chedid
L'Autre

Flammarion

Extrait de la publication

L'Autre

"DEPUIS DES HEURES, LES MOTS RESTENT
SANS ÉCHO. MAIS SIMM PARLE,
POUR QUE L'AUTRE SENTE SA PRÉSENCE."

C'est l'aube. L'air est doux. Le vieux Simm et son chien Bic traversent un village encore endormi. Brusquement, un volet claque, et la façade de l'hôtel Splendide s'illumine d'un visage inconnu – la rencontre est fugitive, immense et joyeuse.

Mais, soudain, les murs se lézardent, et tout bascule dans un tremblement de terre. Dans les ruines, au milieu des cris et des larmes, Simm veut retrouver le jeune étranger avec lequel il a échangé un regard quelques secondes avant le drame. Dans la folie qui suit le séisme, il gesticule, crie, tire les sauveteurs par le bras. Là, il est là ! Il l'a vu...

Ce roman poétique mélange plusieurs formes d'écriture : poèmes, dialogues théâtraux, scénario de cinéma. Et la magie opère...

ANDRÉE CHEDID (1920 – 2011)

Née au Caire, Andrée Chedid vit à Paris dès 1946.

Elle est l'auteur de nombreux recueils de poèmes, de pièces de théâtre et de romans, parmi lesquels *Le Sixième Jour* (Librio n° 47), *L'Enfant multiple* (n° 107), *L'Artiste et autres nouvelles* (n° 281), *La Maison sans racines* (n° 350).

L'Autre

DU MÊME AUTEUR

Textes pour un poème (1949-1970)

Poèmes pour un texte (1970-1991)

Le sommeil délivré

Le sixième jour

Le survivant

L'autre

La cité fertile

Néfertiti et le rêve d'Akhenaton

Les marches de sable

La maison sans racines

L'enfant multiple

Les corps et le temps

Mondes Miroirs Magies

À la mort, à la vie

Théâtre I

Théâtre II

Grammaire en fête

Géricault

La femme de Job

Andrée Chedid

L'Autre

FLAMMARION

Texte intégral

Extrait de la publication

*À Guy Levis Mano,
(G.L.M.)
poète du
« Dedans et du Dehors ».*

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© **Flammarion, 1969**

Extrait de la publication

Terre rase

La fenêtre

— Ils dorment, mon chien !... Ils dorment tous. On va les réveiller !

Simm se baissa, ramassa une pierre, la lança – drue – sur la bande claire de la chaussée. Elle ricocha, se perdit dans l'ombre de ce tronçon de rue, bordé de maisons hautes, que l'aube n'avait pas encore éclaboussé.

Bic dévala, retrouva la pierre en dépit du sol noir, revint triomphant.

— Tu es dégourdi, mon chien !... Dans le clair, dans le foncé, toi, tu trouves toujours !

Le vieil homme lui frottait le museau entre ses deux mains, lui tapotait les flancs.

— Tu aimes ça, dis ?

Bic jappait de plaisir.

Simm aimait ça, lui aussi. Sentir sous les paumes cette joie, cette fatigue roulées l'une dans l'autre ; cette fatigue, cette joie – palpitantes, tangibles – qui prenaient os, qui prenaient chair.

Tout juste l'aube. La saison estivale battait son plein ; mais à cette heure, une main géante et molle recouvrait la colline, accablant la bourgade d'un sommeil lourd.

Plus loin, après le premier tournant, la rue principale s'encadrait d'hôtels et de magasins. Seuls quelques vil-lageois peuplaient les lieux, lavant à grande eau savonneuse le seuil de leurs boutiques.

— Salut, Simm !

— Il y a des semaines qu'on ne t'avait vu !

— J'ai dormi la nuit dernière chez un cousin, dans le village à côté... À présent, je rentre chez moi.

— À pied ?

— J'en ai pour trois heures de marche.

— Trois heures ! À ton âge ?... Tu veux dire une demi-journée !

— Pour trois heures, je te dis.

— Bien, bien, je plaisantais, Simm.

— Ne te fâche pas, moi aussi, je te crois... C'est toujours le même chien que tu as là ?

— Le même. Eh, Bic, ne dérive pas, on s'en va...

— Tu as bien le temps. Viens t'asseoir quelques minutes. Je t'offre à boire... Qu'est-ce que tu prends ? Du tiède, du chaud, du frais ?

— La prochaine fois. Aujourd'hui, je traverse... Je ne fais que traverser.

Simm esquissa un pas de danse : pliant le genou, élevant la jambe, dressant en chandelle un de ses bras. Sa silhouette robuste, noueuse, se fit indécise ; oscilla, chancela l'espace d'une seconde... puis, se raffermir.

— On te reverra ?

— Mais oui.

— Quand ça ?

— À la pleine lune !... Malgré les conseils de Jaïs, je ne prends...

— Comment va-t-elle, Jaïs ? Donne-nous des nouvelles de ton épouse.

— Elle va le mieux possible... Je disais : malgré ses conseils, je ne prends jamais ma lampe de poche. J'aime bien, au matin, voir comment le jour se débrouille, tout seul, pour faire craquer toutes ses écorces... Mais alors, moi, sans lumière ! Vous devriez voir ça ! Je bafouille, je titube sur les chemins escarpés, je bute sur chaque caillou, les branches d'arbres me taillaient la face... Tu peux approcher. Oui, là, sur ma joue droite. Et là encore, tu vois, dans les plis du cou... Bic, mon chien, c'est toi qui as raison : courir le nez collé à la terre évite bien des déboires !

— C'est que tu te presses toujours. Tu vas trop vite toujours.

— Je ne peux pas m'en empêcher.
— Alors, c'est promis, à la pleine lune, on attend ta visite ?

— Juré !

— On te montrera les nouvelles installations.

— Elle s'annonce bonne, votre saison ?

— On n'avait jamais vu ça !... Il faut revenir dans l'après-midi pour se rendre compte. Ça grouille ! Pas une chambre d'hôtel vide. Même chez l'habitant, tout est loué. Ce n'est presque plus un village, c'est devenu...

Simm s'immobilisa, arrondit les bras, aspira l'air, se gonflant de l'intérieur pour mimer le village. Des rires l'accompagnaient. Il sortait le ventre, écartait les jambes, boursouflait ses joues et doublait lentement de volume.

— Tu vas éclater !

Il éclata.

— Chez nous, c'est plus petit qu'une fève. Ça tient encore dans le blanc de ma main !

— Chez vous, c'est le calme. Ça a ses avantages.

— Le calme ?... La léthargie plutôt ! Il ne s'y passe jamais rien.

Simm bâilla, la bouche énorme.

— Votre tour viendra. Les choses changent de plus en plus vite.

— Qu'elles changent ! Ah oui, qu'elles changent !

Simm leva, remua ses bras, forma dans l'air des serpentins, des flèches, un astre...

— Avant de mourir, je veux que ça bouge. Je veux tout voir bouger !

— Ça ne te fait pas peur ?

Il haussa les épaules, s'éloigna ;

— Peur ?!!

Seule l'inertie le glaçait.

L'épicier, le marchand de tabac, le coiffeur à la moustache touffue, le rappelaient tour à tour. Il rebroussait chemin, serrait des mains, repartait de nouveau ; revenait, questionnait, écoutait...



Au bout du village se dresse l'Hôtel Splendid. Il faut le dépasser, tourner à gauche, pour rejoindre en contrebas le chemin qui, à travers bois et collines, mène vers le hameau de Simm.

Précédé par son chien, le vieil homme avance sans se hâter.

Il admire la façade bistre, rénovée ; l'enseigne rutilante, les volets écarlates, bouclés sur le sommeil des estivants. Tous rouge feu, ces volets. Sauf, à l'angle du second étage, arborant l'ancienne couleur : une fenêtre bleue. La porte d'entrée non plus n'a pas été refaite. Simm a remarqué ses planches délavées que l'on a négligé de revernir, leur pâleur qui contraste avec l'ensemble irradiant, neuf. Ici, c'était souvent comme si la clémence du ciel, envoûtant les hommes, les empêchait, insensiblement, de mener leur ouvrage jusqu'à terme.

Simm reviendra. Des cuisines aux terrasses, il visitera l'hôtel en compagnie de son ami le gardien.

— Tiens, Bic, attrape encore !

Une autre pierre, partie d'un jet, décrivit une large courbe avant de rebondir sur le trottoir. Le chien la rapporta aussitôt, mais cette fois Simm la mit en poche.

— Suffit, Bic. Assez joué !... Il faut qu'on soit à la maison avant le repas.

Empruntant le trottoir qui faisait face à l'hôtel, le vieil homme s'apprêtait à quitter la grande rue, à bifurquer sur sa gauche, lorsque

dans un bruit de détonation

des volets violemment rabattus vinrent frapper, de chaque côté, le mur de la façade bistre.

Simm sursauta, se retourna, leva la tête en direction de la fenêtre soudain ouverte.



Ce visage, brusquement surgi, absorbe à lui seul la clarté ténue qui flottait jusque-là autour des pierres, du sol, des toits. Décolore, à son profit, tout ce qui naissait graduellement de l'ombre.

Ce visage... On ne voit que lui !

— Bic, mon chien, reviens !... Ici, Bic. J'ai dit : Ici !

L'homme. Le jeune homme à la fenêtre. Vingt-cinq, vingt-sept ans au plus. L'âge d'un petit-fils à la peau plus blanche. Des cheveux clairs gonflés par la mer et le vent.

Bic s'agite, aboie plus fort que d'habitude.

— Tu vas nous faire des histoires. On nous chassera du village, nous ne pourrons plus jamais revenir. Calme, du calme mon chien...

Le buste avance hors du cadre en bois, dépasse le rebord de la fenêtre. Celle-ci, la bleue, différente des autres, semble flotter sur le mur. Le cou se tend, la poitrine respire. Les bras en croix s'appliquent, de tout leur long, contre les persiennes séparées, étirant dans cette posture le tissu blanc de la chemise aux manches retroussées. Les poignets, la paume des mains aux doigts écartés se plaquent contre la masse des volets, pour éviter que ceux-ci ne se rabattent, bouchant de nouveau l'ouverture.

— Je vais te frapper, Bic, si tu continues !

Les menaces ne servaient à rien. Bic s'agitait de plus belle, se couchant entre les jambes de son maître en gémissant, se redressant, mordillant ses chevilles pour le forcer à repartir.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon chien ? Je ne t'ai jamais vu comme ça !

L'aube en son entier s'ancre à ce bout de mur. Une joie safran, aiguë, baigne les traits du jeune homme. Il aspire le paysage autour. Il sort du cocon, il va prendre son vol. On dirait un grand frémissement d'ailes contre le ciment opaque.

Il regarde. Comme il regarde !

Embrassant Simm dans son regard ; clignant des yeux dans sa direction comme pour le rendre complice de ce bonheur.

Le vieil homme se sent soulevé, transporté. Le voilà soudain de l'autre côté de la rue, à la même place que l'inconnu, penché à la même fenêtre, partageant les mêmes yeux. Le voilà surprenant ce bout de terre, le sien, qu'il croyait connaître comme le dos de sa main. Saisissant, comme pour la première fois, le mystère, l'animation d'un matin comme les autres. Apercevant, à vif, les maisons basses des villages assoupis, la vallée d'arbres et de rocs ; plus bas, la mer dépolie, qui se couvrira peu à peu de languettes métalliques ; plus loin, l'horizon sabré d'ivoire. Assistant, comme jamais, à la naissance d'un olivier, au dévoilement d'une vigne. Guettant le jaillissement des créatures et des choses hors de la nuit confuse. Goûtant l'air. L'air bleuâtre qui s'appuie sur les pommettes, les tempes, les lèvres. L'air duveté de lumière.

Bic pousse des glapissements lugubres. Mais cela se passe loin, très loin... Le vieil homme fait un vague mouvement de la main pour l'apaiser.

Ici, le flanc des collines se couvre d'herbes, les haies sont mouchetées de soleil, la pulpe déborde de tous les silences. La vie émerge, navigue le long des veines, s'écoule dans la gorge, cogne dans la poitrine, annule les distances, annule l'âge, suspend le temps.

Le jeune homme lâche les volets, prend des deux mains appui sur le rebord de la fenêtre, se penche encore, sourit. Sourit à Simm. Un sourire à crever les murs !

Même s'il vient d'un pays lointain, s'il parle une autre langue... en cet instant, un seul monde les enveloppe tous les deux.

Il va parler. Il parle.

— C'est beau ta colline !

Il parle encore.

— Je te souhaite une très bonne journée !

L'inconnu a dit cela avec un accent d'ailleurs, mais des mots exacts. Simm connaît lui aussi des bribes de langues étrangères ; le long des côtes, avec une bonne oreille, on en amasse toujours. Tourné vers le jeune homme, il cherche à son tour à lui adresser une phrase assez longue, assez complète, de bienvenue.

L'autre avance un peu plus ; le visage, le torse, comme une proue. Il lève son bras droit, puis l'incline en un large salut. Un geste comme on en fait par ici : de haut en bas, de bas en haut. Un signe, une arche, un pont...

Bic hurle. Sa voix est gluante, son poil se hérissé.

— Assez, Bic ! Maintenant, on s'en va... On s'en va, mon chien, c'est promis.

Ces aboiements embrouillent les paroles qui venaient. Impossible d'en trouver en assez grand nombre, de les lier ensemble... Ce chien ne se taira plus, il faut partir ! Mais avant de s'en aller, Simm dresse le bras, la paume vers le ciel, pour rendre au moins au jeune homme son salut. En s'éloignant, il l'abaissera, ce bras, pour répondre par ce signe – le même – au geste de tout à l'heure.

Lentement, tout en marchant, il l'abaisse, les yeux toujours tournés vers la fenêtre...

La secousse dura vingt secondes.

Ne dura que vingt secondes...

L'intensité de sa magnitude fit tout de suite l'objet de savants calculs dans les observatoires.

La secousse

Le grondement venait des entrailles de la terre. Simm se sentit poussé entre les omoplates. La surface de la chaussée remuait comme de l'eau. Bic perdit pied, glissa vers l'arrière, disparut ; le vieil homme ne parvenait pas à se maintenir debout. Il tomba à quatre pattes, le sol se sauvant sous ses genoux. Epouvanté, il chercha la fenêtre des yeux.

La façade se contracte, ondule, se plisse autour de l'ouverture. Pris au piège, le jeune homme bascule à l'intérieur de sa cage.

Au loin, des morceaux de collines roulent vers la vallée. Au large, la mer, boursouflée, inquiétante, progresse en bouillonnant.

Ici, les murs oscillent, se séparent, interminablement. Arbres, poteaux se brisent dans un craquement infernal.

La poussière aveugle Simm, le prend à la gorge. Derrière un rideau de cendres, il aperçoit ce bras, de nouveau levé, mais qui ne complétera pas son geste. Ce visage, qui n'est plus que grimace. Cette bouche, qui n'est plus qu'un cri. Le vieil homme assiste, impuissant, à l'effondrement de toute la façade, à la chute du jeune inconnu aspiré par les fonds.

Une série de secousses succède au tremblement initial. La foudre s'est nichée dans le ventre des pierres pour les faire éclater. Une trépidation violente s'empare des murs. Des briques volent. L'une d'elles frappe Simm au front et le blesse.

Pluie de vitres, balcons effondrés, antennes de télévi-

sion arrachées, bâtisses qui s'affalent déversant leurs habitants dans des sépulcres béants.

— Non !... Non !... Ce n'est pas vrai. Ça ne peut pas être !

Ce salut, ces paroles, cette terre reconnue, partagée, cette jeune vie, ces instants, ce geste... détruits, volatilisés !

Ça ne doit pas être !



Cela est. Et ce qui reste, le voici :

Sol en cratères, en dos de tortue, enchevêtrement de bois et de torchis, squelette fragile des immeubles, pans de mur taillés au rasoir. Coincée entre deux parois : une chambre pimpante comme un décor, son lit ouvert, ses draps encore tièdes, son armoire debout, avec sa glace ovale à peine fendue. L'autre pièce, soufflée de l'intérieur, dont il ne reste que trois cloisons et une porte. Voitures, vélos, charrettes, sous un même linceul. Objets réduits à leur matériau. Poussière qui égalise.

Par-dessus : un ciel de calicot, sans fissure, engrossé d'un soleil qui s'enfle, s'enfle...

Les premiers survivants, caricatures géantes, se hissent hors des ruines. Dominant leur peur, certains retournent dans leurs maisons, s'y engouffrent pour ramener quelqu'un ou quelque chose. Une fillette vient de s'échapper ; elle rampe vers une galerie, disparaît, ressort, un animal en peluche entre ses bras.

— Bic !... Bic, mon chien, où es-tu ?

Simm se tamponne le front, essuie sur sa chemise ses doigts maculés de sang, tourne en rond, comme dans un cirque.

— Bic !... Eh, Bic !...

Les gens se heurtent sans se reconnaître, enjambent des pierres, des corps. C'est une cohue d'aveugles, une babel de prénoms

— Henri, Frantz, Costa, Marielle, Diego, John, Faustina, Ilse, Dalia, Paul, Kateb, Lucien, Élie !...

TABLE

TERRE RASE

1. La fenêtre	6
2. La secousse	13
3. L'arène	18
4. Paroles	22
5. Terre rase	27
6. L'étudiant	30
7. L'orifice	39
8. La rencontre	50
9. Le cri	54
10. Célébration	59

L'AUTRE

1. L'écho	64
2. Du cinéma	68
3. L'autre	81
4. Est-ce que tu vois le jour ?	85
5. La crevasse	91
6. Le nom	94
7. L'échelle du temps	101
8. Descente vers la mer	116
9. Le silence	120
10. Les larmes	125
11. Le grand battement	128
12. Le chant	131

PREMIER JOUR

1. Midi	136
2. Retour de l'étudiant	143
3. Premier jour	148

203

Achévé d'imprimer en Italie par  Grafica Veneta
en janvier 2012 pour le compte de E.J.L.
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
1^{er} dépôt légal dans la collection: janvier 1998
9782081305816

Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication